

Vendredi Saint 2018

« Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin dans lequel il entra. »

Ainsi commence le récit de la Passion selon saint Jean selon le découpage de la liturgie catholique.

Et le récit se termine par ces mots :

« A l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin et, dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore déposé personne. »

Vous savez que dimanche, avec Marie-Madeleine, nous serons encore dans ce jardin, ce même jardin.

D'un jardin l'autre. Du jardin de l'arrestation au jardin de la mort et du tombeau.

Ce jardin il est celui du refus, ce même refus qui court depuis que l'homme et la femme ont refusé la proposition de vie du Créateur pour préférer le fruit de mort du tentateur.

Il fallait que le refus aille jusqu'au bout.

Pouvait-il en être autrement ? Une fois que Dieu a été refusé peut-il être choisi à nouveau ?

L'apôtre Paul avait une vive conscience, une conscience venant de sa propre histoire, que l'homme ne pouvait rien changer à sa condition.

« Tous les hommes ont péché, ils sont tous privés de la gloire de Dieu » (Rm 3, 23).

Pierre doit aussi aller jusqu'au bout du refus, lui, pourtant le disciple, choisi, appelé, aimé.

« N'es-tu pas, toi aussi, l'un de ses disciples ?

Pierre le nie et dit : Non, je ne le suis pas ! »

Alors que l'humanité n'est que refus, Dieu n'est que fidélité.

Au refus de l'humanité, Dieu oppose la gratuité du salut : « Gratuitement – affirme Paul – Dieu les fait devenir justes par sa grâce, en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus » (Rm 3, 24).

Tel Jésus qui sort pour aller dans le jardin, ce jardin du refus et de la mort, ainsi Dieu sort pour rejoindre l'homme jusqu'au tréfonds de ses ténèbres, jusqu'aux enfers où il viendra prendre Adam et Eve par la main pour les arracher à celui qui les retenait captifs.

Et ainsi de l'Eglise qui, parce qu'elle se sait sauvée gratuitement, et non en raison de ses mérites, est appelée à son tour à suivre le Christ Jésus en sortie, à être « l'Eglise en sortie » comme aime à le dire et à le rappeler le pape François.

Cette sortie est un risque, un risque mortel pour le Seigneur, mais un risque de vie pour nous qu'il vient rejoindre, qu'il vient délivrer.

C'est aussi un risque pour l'Eglise qui peut perdre du prestige, un rang social, une image valorisante.

Mais a-t-elle le choix de faire autre chose si elle est l'Eglise du jardin de Gethsémani et du jardin du Golgotha ? Alors que le péché, le premier péché comme le dernier péché commis à cet instant dans le monde ont abimé, défigurés, le jardin de la création initiale.

L'Eglise, nous, chacun de nous, ne peut qu'aller dans ces terrains peu engageants où le monde et l'humanité souffrent violence.

Mais nous le faisons avec modestie, avec humilité. Celles de celui qui se sait pécheur pardonné, pécheur gracié, mais aussi celles du juste, Jésus, qui, tout juste qu'il est, est venu chez les siens non comme un roi triomphateur mais comme le serviteur qui donne ce qu'il a et qui il est.

Du début à la fin du récit de la passion, le Seigneur est en effet celui qui s'en remet totalement aux mains des autres. Aux mains de son Père, mais aussi aux mains de ceux qui le respectent, comme à celles de ceux qui le bafouent.

C'est Joseph d'Arimathie qui dépose le corps de Jésus au tombeau, et ce sont les gardes qui le saisissent, le fouettent, le clouent sur la croix.

Jésus vit lui-même ce qu'il annoncera à Pierre : « Quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. » (Jean 21, 18).

Comment ne pas comprendre que notre chemin doit s'écrire de cette même manière.

Il ne revient pas à l'Eglise de se donner à elle-même sa mission, de se dessiner un plan pastoral ; son chemin, elle le reçoit du Père, elle le reçoit pareillement de ceux et de celles qui l'attendent, qui nous attendent, quelles que soient les manières dont cette attente est exprimée.

Sortir, comme le fait Jésus en se rendant au jardin, peut être un choix délibéré, certes, mais ce doit être avant tout la réponse à un appel, et du Seigneur, et du monde.

Célébrant ce vendredi la Passion du Seigneur, lisant la passion du 4^{ème} Evangile, toute l'Eglise et chacun de nous sont appelés à conjuguer ce mot, le mot « passion », avec toutes ses significations, à la fois dans notre mission comme dans toute votre vie.

Vivre la passion, c'est se passionner, c'est être passionné, par le Seigneur, pour le Seigneur, pour l'Evangile, pour l'humanité, pour le monde. Les disciples de celui qui s'est donné tout entier ne peuvent vivre à moitié.

Vivre la passion c'est aussi vivre la compassion, c'est n'être jamais indifférent aux souffrances et aux injustices, jusqu'à s'engager, jusqu'à prendre la parole.

Vivre la passion c'est aussi d'apprendre à endurer les souffrances de la mission, les abandons, les échecs, l'absence de gloire extérieure, à la suite de celui qui est exposé sur la croix.

Et enfin, vivre la passion, c'est accepter le passif qu'exprime ce mot : nous apprenons à nous laisser aux mains de Dieu, nous apprenons à laisser Dieu agir. « Père, en tes mains, je remets mon esprit ».

*Mgr Pascal Wintzer,
Archevêque de Poitiers
Temple de Poitiers
30 mars 2018*